

## Arrêt sur image

Le hurlement des sirènes avait déchiré la nuit.

Dans les brumes du silence agité, les lumières des gyrophares virevoltaient, triomphales, trouant l'obscurité de la ruelle, lançant de tous côtés des éclairs furtifs, et dardant, pour finir, leurs feux éclatants sur le mur de briques froides devant lequel l'homme se tenait, immobile.

Le souffle court, Simon resserra autour de ses épaules les plis de son large manteau. Un flash, le crépitemment d'un appareil photo.

« On te tient, Soyeux », lança un jeune brigadier, plus brave que les autres, son arme braquée sur lui, le visage blême néanmoins. « Les mains en l'air, tu ne peux plus t'échapper ! »

« C'est son chapeau que tu es en train de viser, cow-boy », soupira son commandant en claquant la porte de sa voiture. Le brigadier bafouilla quelque chose qu'il n'entendit pas. S'approchant de Simon, il l'observa franchement : « Cela dit, il n'a pas tort, le gamin. Il va bien falloir que tu nous suives, cette fois-ci... » Il eut un pâle sourire, comme pour s'excuser. Face à lui, l'homme qu'il n'avait cessé de pourchasser toutes ces années – au prix de longues nuits sans sommeil et de nombreuses frustrations – se taisait. Ils se toisèrent un instant. Puis, presque imperceptible, une ombre se mit à remuer dans le cœur intense de ce visage dur et impénétrable, un infime mouvement que le commandant seul reconnut pour l'avoir maintes fois aperçu dans le creux de son propre regard : un souffle de lassitude, et de solitude infinie. Il hocha la tête : « Allons-y. »

Une odeur âcre de tabac avait imprégné les sièges de la voiture banalisée. Sans doute, lorsqu'on est sur le point de conclure une décennie de recherches effrénées, les cigarettes s'égrènent-elles comme les secondes. À l'avant, le commandant saisit une pochette épaisse en carton, qu'il ouvrit, et se retournant vers Simon : « Vous êtes Simon Bonniel. »

Silence.

« Né le 21 octobre 1937 à Reims. 43 ans. Surnommé le Soyeux. »

Silence, de nouveau. Le commandant se détendit et, tout en le fixant, plaisanta maladroitement : « Pour un interrogatoire, ça manque cruellement de questions, n'est-ce pas ? En réalité, nous savons déjà tout sur vous, alors épargnons-nous ces banalités, voulez-vous. Quant à ce que vous avez fait, vous le savez aussi bien que moi. Non, venons-en plutôt à ce qui pourrait vous intéresser. » Tendant le bras, il glissa deux carrés de papier usé entre les mains menottées de son passager. Relâchant légèrement leur emprise sur l'étoffe de soie qu'ils emprisonnaient, les doigts de Simon firent tourner habilement le présent pour en découvrir le revers caché. Des photographies.

« Elles viennent de chez votre grand-mère », reprit le commandant. « Je suis d'ailleurs au regret de vous annoncer qu'elle est décédée. C'était il y a deux mois. Les obsèques ont eu lieu peu de temps après. Très émouvantes. Dommage que vous n'y ayez pas assisté. Je sais qu'elle vous avait élevé. »

Il n'y avait pas de malice dans sa voix. En silence, Simon regardait les clichés. Sur le premier, il avait sept ans. Un monsieur était venu le voir à l'appartement, pas un monsieur comme

d'habitude, il était venu en secret, en chuchotant, le front plissé par l'inquiétude malgré son sourire poli, il voulait des mots, il voulait parler de ses parents emmenés loin, tout n'est pas perdu, je vais leur écrire, ils reviendront, c'est promis, tiens, je leur enverrai aussi une photo de toi, pour leur montrer que tu vas bien, allez, souris un peu, regarde-moi, tu ne veux pas ? Il était parti. Personne n'était revenu. La seconde image le représentait à seize ans. L'œil noir, le non encore au bord des lèvres face à l'objectif. Il détestait ça, les photos. Braque-le ailleurs, ou je te casse la gueule. Mais je voulais juste un souvenir. Qu'est-ce que ça peut me foutre ? T'as quoi dans la poche ? Rien, un truc que j'ai piqué, allez, on se tire.

« Ce n'est pas grand-chose », poursuivit le commandant, « mais je me suis dit qu'en prison, on pouvait parfois avoir besoin de ce pas grand-chose. »

Le moteur de la voiture rugit, les gyrophares continuaient leur danse. Derrière la vitre embuée, le bal des rues s'initia, lentement d'abord, puis de plus en plus vite. Un flash, le crépitement d'un radar.

Le touriste abaissa son appareil, radieux. Il adorait prendre les passants sur le vif, c'était d'un pittoresque ! Celui-là, assis seul sur son banc, avec son béret, un vrai régal. Il s'attarda encore un instant pour contempler le vieil homme penché en silence sur son ouvrage, une écharpe de laine peut-être, s'interrogeant vaguement sur l'histoire que pouvaient receler les traits durs de ce visage sillonné de rides. Puis il continua sa route, son attention déjà détournée vers un objet quelconque, impatient de capturer ses futurs souvenirs ; et lorsqu'il reverrait plus tard ce dernier cliché, il ne connaîtrait pas même le nom de Simon, dont le temps, glacé sur cette ultime image, venait de s'arrêter.

Viviane Groetzinger (2016)